

ON A AIMÉ

SAUVAGE ET VERTUOSE,
son nouvel album réinstalle
Eminem sur le trône du rap.

EXPO Les belles surprises de Parreno



aurelien moite / palais tokyo

PLUS MANOIR HANTÉ QU'EXPO CONCEPTUELLE, l'art de Philippe Parreno fait surgir la beauté et les absents.

Eblouissant. Dès l'entrée du Palais de Tokyo investi pour la première fois dans son intégralité par un artiste, le ton est donné : c'est face à un mur de lumière que le visiteur prend son billet et ses yeux ne cesseront plus de passer de la pénombre aux illuminations en tout genre, dans un parcours qui tient plus du manoir hanté que de l'exposition conceptuelle. Philippe Parreno, l'un des artistes français les plus appréciés sur la scène internationale, prouve que l'art

contemporain n'a pas toujours besoin de longs discours pour être accessible. Certes, son exposition est extrêmement pensée, comme un gigantesque automate, avec trois pianos fantômes qui jouent sans relâche la *Petrouchka* de Stravinski, des marquises qui s'éclaircissent et s'éteignent, des portes qui s'ouvrent et se ferment. Mais on se laisse porter d'une surprise à l'autre, d'une bibliothèque qui s'ouvre pour dévoiler une pièce secrète à l'évocation d'un

jardin tout noir au Portugal en passant par la suite de Marilyn Monroe dans un hôtel new-yorkais, avant de retrouver Zidane à la cave... Partout, Parreno fait surgir la beauté et les absents, renouant de façon magistrale avec le principe énoncé par Alberti à la Renaissance : l'art est « une fenêtre ouverte par laquelle on puisse regarder l'histoire ». ■

VINCENT HUGUET

« Philippe Parreno, *Anywhere, Anywhere Out Of The World* », Palais de Tokyo, Paris XVI^e. Jusqu'au 12 janvier 2014. Rens. : 01 81 97 35 88 et palaisdetokyo.com

« Ce n'est sans doute que la partie visible de l'iceberg. »

ANNE WEBBER, fondatrice de la Commission pour les œuvres d'art pillées en Europe, à propos des 1 500 tableaux retrouvés à Munich au domicile du fils du marchand d'art Hildebrand Gurlitt, dont une partie proviendrait de la spoliation de biens juifs. Quatre-vingt-dix pour cent des œuvres d'art recherchées par leurs propriétaires n'auraient toujours pas été retrouvées.



«Femme assise», de Henri Matisse.

michael dahlber / reuters



mmj02

MUSIQUE

Eminem, roi blanc du rap sombre

En 2005, le rappeur le plus politiquement incorrect des Etats-Unis, Eminem, avait envisagé d'arrêter sa carrière. Exténué par les tournées, lessivé par les problèmes conjugaux, par ses addictions diverses et variées, de l'alcool aux médicaments antidouleur, le rappeur blanc de Detroit menaçait de jeter l'éponge. Pourtant, affichant sa noirceur de cheveux originelle, il était remonté sur le ring, s'offrant deux rounds, *Relapse* et *Recovery*, où il se contentait de cabotiner gentiment en rimes pauvres. Mais pour le Slim Shady, le double maléfique d'Eminem, l'heure de la revanche a enfin sonné. En renouant avec sa chevelure peroxydée, en baptisant son huitième album *The Marshall Mathers LP 2*, en référence à *The Marshall Mathers*, album légendaire qui l'installa en 2000 sur le trône du rap, et en l'ornant d'une photo de sa mesure d'enfance, en bois et en tôle, situé dans ce 8 Mile qui coupe littéralement Detroit en deux, Marshall Bruce Mathers III, à présent sobre, revient à ce qui a fait sa force : sa féroce envie de se battre, sa redoutable impertinence et son imparable technique verbale. A 41 ans, soit l'âge de péremption pour ce genre musical, il exorcise ses démons et envoie au passage, en 16 titres, tous ses suiveurs au tapis. Dès le morceau d'ouverture, *Bad Guy*, il met en scène sa propre mort, exécuté par un fan. Sur *Brainless*, il conjure ses névroses avec colère, à coups de « fuck ». Mais c'est sur *Rap God*, six minutes de délire *white trash rap* sur fond de références aux pionniers du rap, Run-DMC et les Beastie Boys, où le rappeur le plus doué de sa génération éructe « pourquoi être un roi quand on peut être un dieu », qu'il étale son don multisyllabique. Cent un mots en seize secondes et quelques paroles homophobes, dont il prétend qu'elles réactivent le vocabulaire dont il usait lors des *battles* de ses débuts. Pour autant, l'Eminem 2013 ne fait pas que dans la nostalgie, il sait aussi faire dans le consensuel, invitant Rihanna sur *The Monster*, Nate Ruess sur *Headlights* et Skylar Grey sur *Asshole*, des titres plus pop qui lui assureront de figurer dans les *playlists* des radios généralistes. Eminem, sa fureur et son âme torturée, nous avait manqué. Avec cet album sauvage et virtuose, il montre que le seigneur du rap, c'est encore lui. ■ MYRIAM PERFETTI

The Marshall Mathers LP 2, d'Eminem, Polydor/Universal.